

L'insidieux amalgame entre culture et religion

Leila Rezk

Libreville Octobre 2015

Pourquoi cette problématique revêt-elle tant d'acuité aujourd'hui ?

Est-ce parce que notre monde est envahi depuis une quinzaine d'années par une horde de barbares qui nous imposent avec une violence inédite un autre point de vue sur nos modes de vie ? Est-ce parce que ces barbares remettent en questions, au nom d'une idéologie religieuse poussée à l'excès, nos espoirs, en se faisant un malin plaisir de torpiller les assises d'une coexistence séculaire plus ou moins pacifiée entre les différentes cultures, que ce soit en Afrique ou au Moyen-Orient ? Est-ce parce que des groupes tels que Al Qaïda, puis Boko Haram et Daesh s'érigent en redresseurs de torts et s'évertuent à surenchérir dans l'horreur, à exceller dans la prolifération des exactions et usent sans vergogne des moyens modernes de communication inondant le paysage audiovisuel et virtuel mondial d'une culture de la mort et de l'intolérance ? Ou est-ce parce qu'une déferlante de réfugiés, fuyant la terreur et la misère dans leur pays (Syrie, Irak, Afghanistan,

Érythrée), vient brouiller le message de la nécessaire assistance humanitaire en s'ajoutant au flot des migrants économiques ? Submergés, les États sont confrontés aux craintes des peuples de voir la culture européenne contaminée par une religion musulmane dont la réputation est entachée par une idéologie fondamentaliste radicalisée.

Est-ce enfin, parce que nous nous sentons, nous citoyens du monde, impuissants face à un chaos politique, économique, culturel et religieux surmédiatisé et que nous cherchons un sens à ce désordre ? Mon propos aujourd'hui n'est pas d'apporter des réponses définitives ou de semer le doute, car il est très délicat de traiter d'un thème qui viendrait importuner le sentiment d'appartenance à travers lequel nous construisons notre équilibre. Afin de canaliser les angoisses qui surgissent suite à tout type de cataclysme, chacun de nous se fait une opinion, se forge des convictions en fonction de son enracinement culturel et religieux, de ses allégeances politiques, de son processus identitaire, de son degré de connaissance et adapte la manière dont il se situe dans le monde. Il me paraît donc audacieux de prétendre déconstruire ou fragiliser ces mécanismes, mon propos est de vous apporter un certain éclairage et une lecture différenciée, étant moi-même issue de cet insidieux amalgame entre culture et religion.

Pour Hannah Arendt, le lien entre culture et politique est ancien et se traduit par diverses tensions, productives ou contre-productives selon les époques, les lieux, les personnes, les moyens mobilisés... Si culture et politique ont, en effet, partie liée, chaque entité reste clairement identifiable, alors que le lien, tout aussi ancien, entre culture et religion demeure plus inextricable. Historiquement, chaque peuple a accommodé ce lien en fonction de ses traditions et des évolutions nées en son sein. Ce même lien a été aménagé au gré des grandes conquêtes qui ont jalonné l'histoire de l'humanité. Durant une très longue période s'est instaurée une relation, tendue ou distendue, selon les régions et les conflits, entre le culturel et le religieux : elle le fut de manière explicite lors des grands empires byzantin, romain ou ottoman, puis de la vague des conquêtes arabes, et de manière implicite dans les desseins civilisationnels des colonisations européennes ; alors que le communisme a tenté d'étouffer toute velléité religieuse des peuples conquis, imposant une culture laïque dans les frontières de l'empire soviétique. Après la chute de tous ces empires, on pensait que le religieux avait fini enfin par se replier sur la sphère privée, Marcel Gauchet a même parlé de la sortie de la religion qui caractérise le monde moderne et qui permet aux hommes de s'émanciper progressivement du gouvernement des Dieux¹. Pourtant, l'amalgame

¹ Gauchet Marcel, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard.

entre culture et religion s'est énoncé formellement vers la fin du 20^{ème} siècle, et surtout au début du 21^{ème} siècle au moment où il y eut un retour intempestif du religieux dans le politique dans l'espace public mondialisé.

Aux États-Unis par exemple, on a observé une évidente instrumentalisation du culturel à travers le religieux avec la montée en puissance des évangélistes conservateurs. Devenus une force électorale sans précédent, ils portèrent à la présidence Ronald Reagan puis George W. Bush, dont les discours étaient truffés de références religieuses et qui exaltaient le rôle messianique de leur pays, notamment après les attentats de septembre 2001.

En sus, l'hégémonie occidentale sur la production culturelle mondiale a favorisé le recours au facteur religieux, comme un ensemble de valeurs morales, éthiques et sociales, refuges au service de la résistance aux déséquilibres créés par la suprématie de modèles hétérogènes. Dès lors, une identification abusive de la religion à la culture s'est établie et s'est généralisée, au point de méconnaître si des mots comme chrétien, musulman ou hindou désignent une croyance religieuse ou une identité culturelle.

Comment s'est bâtie cette dérive ? À la veille du III^e millénaire, trois phénomènes majeurs ont marqué, selon moi, une nouvelle étape dans

l'évolution de l'humanité : la fin de la bipolarité avec la chute du mur de Berlin en 1989, le début du processus de la mondialisation dans la foulée, et en 2000, la généralisation de l'accès à Internet. Multipolaire, interconnecté et interdépendant, le monde a emprunté des modes de fonctionnement dont les registres ont graduellement échappé au contrôle des États. En outre, l'échec des idéologies politiques, la planétarisation des échanges, la chute des frontières, la délocalisation des moyens de production, la mise en réseaux des individus auraient contribué à intensifier la perte de repères et la transformation des paradigmes, laissant les peuples, selon Jean Duvignaud, « *en suspens entre une société qui a fait son temps et une autre qui ne l'a pas encore remplacée* »².

Dans cette nouvelle configuration, les citoyens de plusieurs pays mus par des préoccupations devenues globales, s'indignent et s'organisent, dénonçant à l'échelle planétaire les déséquilibres dans la redistribution des richesses, l'exploitation excessive des matières premières, la prédominance de la logique spéculative, le dessaisissement des peuples du choix de leur avenir. Dans l'espace médiatique accéléré et mondialisé, les intellectuels abandonnent leur rôle de vigiles et d'éclaireurs aux analyses hâtives et absconses d'experts en tout genre.

² Un entretien avec Jean Duvignaud, Courrier de l'Environnement de l'INRA n°22, inra.fr/lecourrier/wp-content/uploads/2012/01/C22Duvignaud.pdf

L'évènement spectaculaire et immédiat fait office d'information, et cette dernière se convertit en pseudo-connaissance.

Les vaines leçons de l'histoire

Lors des périodes de rupture ou de transition, les mutations semblent échapper au citoyen lambda, elles s'accélèrent, et se passent surtout en dehors de lui. L'individu est déstabilisé, toutes ses certitudes sur le monde, ses représentations, l'image qu'il a de lui-même et des autres, de ses propres compétences, sont remises en question. Il semble qu'il ait du mal, dans ces moments incertains, à se redéfinir comme individu, à se repositionner dans le monde, à mettre son expérience en perspective et à articuler le passé et un éventuel futur.

L'un des effets immédiats et les plus manifestes de son trouble, c'est la recherche collective de vérités absolues ou d'une moralité de vie qui rassérène ses angoisses. De plus, si les valeurs pour lesquelles il opte sont portées par un leader charismatique qui prône une rupture radicale avec le système préexistant, il le rallie d'autant plus volontiers qu'il lui prête, selon Max Weber, des pouvoirs surnaturels, surhumains, autant dire divins.

Du plus loin dans l'histoire, et presque de manière itérative, ces valeurs ont joué principalement sur deux diapasons : le religieux et le nationalisme. Les expériences politiques engagées sur ces bases, presque toujours poussées à l'extrême, ont abouti à des résultats catastrophiques, sans que l'être humain n'en tire d'enseignements rédempteurs ou profitables pour les générations futures. Trois exemples illustrent bien les engrenages de ce basculement collectif.

Pour le religieux, à la fin du 15^{ème} siècle, la cité de Florence connut une période de vide politique avec la reddition de Pierre de Médicis face au roi de France Charles VIII. Cette capitulation, jugée indigne par les florentins, a suscité leur colère et ouvert le chemin au prédicateur Jérôme Savonarole qui a mis en place en 1494, une république théocratique. Il s'est appuyé sur l'embrigadement de jeunes gens zélés pour faire régner un ordre religieux brutal et violent.

Dans un étrange parallèle, et pour se débarrasser de la dictature tyrannique du Shah, les Iraniens ont confié eux aussi leur avenir aux religieux donnant en 1979 carte blanche à l'ayatollah Khomeiny qui fut à l'origine de la première révolution religieuse. Le nationalisme religieux mis en place s'est appuyé lui aussi sur les jeunes gardiens de la révolution pour instaurer une véritable dictature théocratique.

Pour ce qui est du nationalisme, au 20^{ème} siècle, des européens confrontés à des crises économiques sévères, renforcées par le crash boursier de 1929, ont confié leur sort à des leaders totalitaires qui leur ont fait perdre toute humanité les poussant à commettre les pires atrocités, au nom d'un certain nationalisme. Le parti unique, le recours à la violence, l'encadrement de la société, la direction de l'économie et la propagande ont été autant de traits communs aux régimes soviétique, fasciste et nazi.

Parallèlement et dans un mécanisme tout aussi fatal, *bis repetita placent*, les exemples de guerres de religion se sont multipliés à travers l'histoire. Les temps de crise engendrent la peur de l'Autre, levier idéal de tout rejet de la différence dans les croyances et les rites. Le déni de la dissemblance donna lieu à des manifestations de haine et de sauvagerie sans égales. Lors de la seconde moitié du 16^{ème} siècle, les guerres de religions en France (huit conflits) ont ravagé le royaume, opposant catholiques et protestants. Les guerres entre chrétiens et musulmans furent barbares et ne semblent pas s'être arrêtées à la chute de Byzance au 15^{ème} siècle, ou à celle de l'Empire Ottoman au début du 20^{ème}, elles persistent avec la montée des salafistes musulmans qui diabolisent l'Occident chrétien et prédisent sa défaite. Même si ces

hostilités ne représenteraient que 7%³ du nombre de guerres qui se sont déroulées au cours de l'histoire de l'humanité, leurs effets sont dévastateurs provoquant une césure profonde dans l'acceptation de la coexistence ou du vivre ensemble. Elles dénaturent le rapport à l'Autre et obscurcissent les processus d'identification et de différenciation.

Quand, de surcroît, le religieux et le nationalisme se rencontrent, la logique devient inextricable et destructrice, une faction persuadée d'être en danger aspire à annuler l'autre, sans réaliser qu'elle court à sa propre perte. La persistance du conflit Israélo-palestinien depuis 1948 au mépris des droits humains ébranle régulièrement la région et alimente l'escalade dans tous les extrémismes. Le démantèlement de la Yougoslavie de Tito, où les imbrications territoriales ne coïncidaient pas avec les identités religieuses ou nationales, fut d'une extrême violence entre 1991 et 2001. La montée des nationalismes ethniques et religieux opposa les Croates catholiques, les Serbes orthodoxes et les Bosniaques musulmans allant, au nom de la grande Serbie, jusqu'à "la purification ethnique". De façon moins méthodique, des exactions chauvinistes sont perpétrées régulièrement entre les Hans et les Ouïgours en Chine, entre les hindouistes et les musulmans en Inde, faisant voler en éclat toute cohésion sociale.

³ Axelrod, Alan & Phillips, Charles. Encyclopedia of Wars, Facts on File, November 2004. Sur les 1.763 guerres, 123 reposaient sur des motifs religieux.

Toutefois, les nuances entre ces deux idéologies sont ténues et difficiles à trier. Peut-on qualifier le conflit d'Irlande du Nord ou le conflit israélo-palestinien uniquement de guerres de religion ? Pour certains, il s'agit d'affrontements entre deux nationalismes, dans lequel le marqueur religieux intervient pour une part importante, mais non déterminante⁴.

Les antagonismes : une configuration actuelle plus complexe

Si l'on observe attentivement la nature des conflits de notre temps, les rivalités interétatiques ont cédé la place à des conflits internes de type nationaliste, identitaire, religieux ou ethnique. On fait face, dans ces conflits, au phénomène de la résurgence des facteurs ethniques et religieux que l'on croyait pourtant dépassés.

Les progrès scientifiques et technologiques étaient supposés rationaliser les croyances⁵. L'avènement d'un individu plus éduqué et autonome aurait pu l'affranchir des dogmes religieux et le pousser à les reléguer à la seule sphère privée. Il semble qu'il n'en soit rien !

Les guerres fratricides en Irak ou en Syrie, terrain privilégié des affrontements entre les musulmans sunnites et les chiites du Moyen-Orient concordent étrangement à celles du 16^{ème} siècle en Europe. Le

⁴ Les conflits nationalistes, identitaires, religieux et ethniques internes. forum-scspo.com/relations-internationales-geopolitique-mondialisation/conflits-armes-internes-ethnique-religieux-nationalisme.htm

⁵ Les conflits nationalistes, identitaires, religieux et ethniques internes, *Op. Cit.*

Qatar et l'Arabie Saoudite, craignant que les mouvements démocratiques nés au cours du printemps arabe ne se propagent chez eux, ils se partagent les zones d'influence et soutiennent partout les groupes islamistes les plus extrémistes, pensant ainsi faire un rempart à l'Iran chiite. La violence qui sévit en Afrique use du ressort de l'ethnico-religieux pour justifier des luttes aux causes multiples. Au Nigeria, par exemple, le mouvement Boko Haram, sème la mort et divise les Nigériens au nom d'une idéologie religieuse. Je partage cependant l'avis de Marc-Antoine Pérouse de Montclos pour qui, ce groupe tient de la secte et du mouvement social exprimant à la fois le rejet de la modernité occidentale et la frustration des exclus de la croissance⁶. Plus impalpable est le paradoxe qui divise la société ukrainienne aujourd'hui. Au-delà du choix stratégique politico-économique, n'est-ce pas en partie le clivage entre deux acceptions de l'appartenance culturelle des russophones orthodoxes et des ukrainophones catholiques, traditionnellement germanophiles, qui a entravé jusqu'à présent, l'accord sur un projet commun et retardé la mise en place d'institutions véritablement démocratiques ?

Le religieux, l'ethnique ou le nationalisme seuls ne suffisent pas à allumer la mèche, le terreau doit être favorable avec des ingrédients tels

⁶ Marc-Antoine Pérouse de Montclos. Boko Haram et le terrorisme islamiste au Nigeria : insurrection religieuse, contestation politique ou protestation sociale ? Questions de Recherche / Research Questions N°40 – Juin 2012. sciencespo.fr/ceri/sites/sciencespo.fr.ceri/files/qdr40.pdf

que : la superposition de l'affaiblissement du pouvoir en place, des affrontements politiques dus souvent à la captation exclusive du pouvoir par une entité (tribu, ethnie ou groupe religieux), des luttes sociales, des divergences culturelles et un contexte régional ou international tendu puis, il y a évidemment l'ingérence des pays voisins, toujours prompts à entretenir les feux entre les belligérants.

Un fait est sans appel, quand l'État baisse la garde, il est débordé par tous les types d'extrémismes en présence, le Mali et la Centre Afrique en sont les illustrations les plus récentes.

L'État, le refuge neutre pour le citoyen

Le système démocratique moderne autorise en principe l'individu à agencer librement ses allégeances politiques et culturelles et à en déterminer les priorités, loin de son appartenance première qu'elle relève de l'ethnie, la tribu, la famille ou alors de la communauté religieuse. L'identité est à la fois personnelle et sociale ; elle exprime en même temps la singularité individuelle et l'appartenance à des «catégories sociales» (familiales, locales, ethniques, sociales, idéologiques, religieuses...) dont chacun tire certaines de ses caractéristiques identitaires. La place accordée aux différentes

appartenances, leur hiérarchie, constitue l'identité de chacun⁷. C'est dans la rencontre avec l'autre que l'on se forgerait une conscience de soi et de ses appartenances. Or, il semble que quand l'autre (l'Occident en général) est rejeté ou diabolisé, cette conscience connaisse de sérieux troubles, notamment quand les images multiples et globales de répression (contre les Palestiniens, par exemple), sont diffusées sur les médias internationaux et qu'elles contribuent à créer un sentiment de victimisation commune⁸.

Parallèlement, la logique de l'État moderne repose sur le respect d'un contrat social issu de la rencontre de multiples volontés individuelles ordonnées autour d'un pacte⁹ qui organise la délégation et la représentation du pouvoir.

Or, ce système est défaillant sous divers aspects. Au départ, inspiré de la volonté du vivre ensemble d'Ernest Renan, ou de la « nation choisie » de Max Weber, il fut importé lors de la décolonisation astreignant des populations ou « nations » qui s'étaient peu fréquentées, voire beaucoup combattues dans l'histoire, à cohabiter de force sous le même toit¹⁰ national, sans que ce terme incarne un sens précis pour elles. De plus,

⁷ Guérin-Pace France, « Sentiment d'appartenance et territoires identitaires. », *L'Espace géographique* 4/2006 (Tome 35), p. 298-308 URL : www.cairn.info/revue-espace-geographique-2006-4-page-298.htm.

⁸ Graham E. Fuller. « *Why is it specifically Muslims who are resisting the West?* », publié le 21 janvier 2015 sur son blog

⁹ Badie, Bertrand. *Les deux États, Pouvoir et société en Occident et en terre d'Islam*. Paris, Fayard, 1986, p, 37

¹⁰ Daguzan Jean-François *La fin de l'État-nation ? Surprise stratégique du XXIe siècle ?* diploweb.com/La-fin-de-l-Etat-Nation-Surprise.html, 10 septembre 2013

avec des découpages territoriaux autoritaires, les minorités furent enrôlées et fondues dans un modèle national coercitif¹¹ qui renie encore aujourd'hui leurs particularismes, tels les Tibétains, les Kurdes, les Berbères ou les Touaregs. Une personne sur sept dans le monde est victime de discrimination ou défavorisée en raison de son identité culturelle¹².

Ce modèle connaît de nouveaux écueils vers la fin du 20^{ème} siècle où nous assistons dans la plupart des pays à la montée d'une forme de défiance vis-à-vis de l'État-providence. Celui-ci peine à répondre aux besoins des populations désemparées par la crise économique-financière mondiale, rompant de ce fait le contrat qui le liait aux citoyens.

Dès lors, la confusion s'installe dans l'esprit de certains citoyens et le lien privilégié qu'ils étaient censés entretenir avec l'État se distend. Le cheminement de l'allégeance de l'individu à l'État est erratique, tant les premières strates de son identification lui apparaissent plus aisées, moins angoissantes. Lui procurant une forme de bien-être, il va même jusqu'à s'y ancrer de façon archaïque. Ce lien s'avère encore plus aléatoire lorsqu'à défaut d'une reconnaissance solide, rassurante et équitable, il se défie de l'État et s'arrime à un parti politico-ethnique ou politico-religieux, structures qui le placent sous emprise et mettent en

¹¹ Op.cit.

¹² PNUD. Les défis posés par la liberté culturelle. Rapport mondial sur le développement humain, 2004

danger la légitimité et la pérennité de l'État. Or, « *Dûment instillée chez un groupe d'individus, l'idée d'appartenance précise peut se muer en arme de domination brutale* »¹³ hors de l'État.

C'est pourtant l'État qui est le garant de la cohésion de la culture nationale, c'est lui qui est responsable de la sécurité des identités culturelles et du respect de leur diversité. C'est sous sa férule et en son sein que les identités collectives, qui reposent sur la religion, la langue, la race ou la caste, amorcent une synthèse expurgée des tensions inhérentes à cet exercice. Nous assistons, en outre, à la montée et l'amplification d'un phénomène dont l'impact est sans précédent dans l'histoire de l'humanité, celui de la déterritorialisation des appartenances. Les raisons sont, certes, multiples mais, elles sont essentiellement liées au fait que l'État-Nation ne symbolise plus le seul repère ou refuge.

Celui-ci doit composer avec l'émergence sur la scène internationale de nouveaux acteurs dont les ONG qui fonctionnent sur le mode de la solidarité en réseaux, ou les multinationales qui l'écrasent par leur puissance financière (le Chiffre d'Affaires d'Exxon Mobil est plus élevé que le BIP de la Suède, et celui de Wal-Mart Store que celui de l'Arabie Saoudite), et qui tous deux pallient ou relaient son action. Les financiers, quant à eux, dictent leur loi et spéculent sur sa ruine, comme en Grèce.

¹³ Sen Amartya. *Identité et violence, l'illusion du destin*, Paris, Éditions Gallimard, 2014

Les groupes organisés, armés et transnationaux mettent en péril son autorité, comme en République Démocratique du Congo. En outre, la révolution numérique a permis à l'individu de percer comme nouvelle puissance avec un rôle inédit : les femmes et les hommes veulent penser et agir par eux-mêmes dans le cadre de réseaux transfrontaliers, hors du contrôle ou du rôle de modérateur de l'État, tel le collectif *Anonymous*.

Face à l'aggravation des injustices socio-économiques et au vide laissé par l'effondrement des idéologies politiques mobilisatrices, l'État assiste à la montée des nationalismes étriqués et à l'idéologisation et l'instrumentalisation du religieux. Deux exemples : la crise identitaire nationale en Europe de l'Ouest est liée à la montée du nouveau nationalisme qui opère à différents niveaux, allant de la xénophobie aux formes plus modérées de nationalisme culturel¹⁴. L'«internationale islamiste » secrète, par ailleurs, un fondamentalisme agressif qui prône la disparition de l'entité étatique tout en s'appuyant sur la logique de l'horizontalité de la communauté des croyants.

La politisation du culturel

¹⁴ Daguzan Jean-François Op.cit

L'identité culturelle est le premier moment de l'identité nationale. Elle est un phénomène collectif qui se nourrit d'une constellation d'identifications, qu'elles soient ethniques, géographiques, linguistiques, historiques ou religieuses. L'État, même s'il fixe les éléments constitutifs de l'appartenance culturelle nationale dans ses textes fondamentaux, n'a pas pour autant vocation à donner une définition des valeurs religieuses, morales et culturelles communes et doit demeurer neutre par rapport aux valeurs spécifiques d'individus ou de groupes¹⁵. Il doit s'assurer qu'une distinction soit faite entre la sphère privée où s'expriment librement les différences et la sphère publique où se régulent les différences qui pourraient porter atteinte aux libertés des autres¹⁶.

D'aucuns considèrent que l'État-Nation est un domaine dans lequel les frontières culturelles se confondent avec les frontières politiques¹⁷. C'est certes lui qui diffuse la notion de culture nationale à travers notamment le système éducatif, tout en sachant que celle-ci résulte d'une expérience historique commune, distincte des autres pays, avec les membres d'une société qui partage une généalogie, des usages de langue(s), des héros, des épisodes historiques, des paysages, des

¹⁵ Helly Denise. « Minorités ethniques et nationales : les débats sur le pluralisme culturel », L'Année sociologique 1/2002 (Vol. 52), p. 147-181

¹⁶ *Ibid*

¹⁷ unesco.org/new/fr/social-and-human-sciences/themes/international-migration/glossary/nation-state/

productions savantes et des institutions, et donc une mémoire collective. Elle est sans nul doute principalement le produit de la culture dominante entérinée par l'intervention publique. La politique linguistique illustre le mieux cette démarche, la langue étant le véhicule premier de la culture, le choix de la langue nationale n'est pas neutre : c'est le Mandarin de Beijing, qui fut imposé en Chine, l'Hindi, en Inde alors qu'il est la langue de l'État de l'Uttar Pradesh et une variété du toscan pour l'italien avec l'essor économique de Florence, la langue des Francs pour le français au 16^{ème} siècle.

A contrario, le nationalisme flamand, qui se nourrit d'un problème linguistique et se traduit par une totale intolérance vis-à-vis des étrangers, qu'elle qu'en soit l'origine, remet en cause l'unité de la Belgique. Le nationalisme catalan s'inscrit dans la même lignée : la revendication régionaliste s'appuie sur un particularisme linguistique et culturel qui pousse les séparatistes à réclamer une grande Catalogne de part et d'autre de la frontière franco-espagnole.

Toutefois, le 21^{ème} siècle est l'ère du métissage et nul État ne peut s'affirmer monolithique. Les flux migratoires ont amplifié la diversité culturelle, contribuant à former des foyers multiculturels qui charrient un enrichissement mutuel des populations en présence, une dynamisation et une hybridation des traditions culturelles et religieuses. Avec la crise

de la croissance, ce mouvement éprouve néanmoins des revers avec une forme de fragmentation mémorielle et un morcellement des desseins, tant dans les pays dits développés que dans les PMA à forte attraction économique (le Moyen-Orient ou l'Afrique). De ce fait, un grand défi se pose à l'État démocratique, celui de trouver les moyens de préserver le lien entre citoyenneté et multiculturalisme.

Les médias de masse et les industries de l'imaginaire constituent, conjointement, le plus puissant vecteur des représentations culturelles et des représentations politiques. C'est à travers eux que dans l'espace public et dans le respect de la liberté d'expression, et grâce à la neutralité qui le caractérise par rapport aux différentes composantes de la société, que l'État garantit l'inclusion de nouveaux fragments culturels, contribuant ainsi à maintenir ses expressions culturelles ouvertes et dynamiques. La culture est censée représenter un bastion de résistance aux forces de destruction de l'esprit, un havre d'humanité face aux périls identitaires. C'est sur le terreau de l'ignorance que des incendies civilisationnels sont allumés par des terroristes professionnalisés, des nationalistes exacerbés ou des mystiques débridés.

Les difficultés apparaissent quand le rôle de l'État se heurte à des stratégies identitaires contraires qui tentent de fusionner les sphères privées et publiques et que les revendications culturelles débordent de

l'une pour s'afficher de manière ostentatoire dans l'autre. L'espace culturel mondial est pris d'assaut par des revendications identitaires dont le message est brouillé par des conflits de type dit asymétrique. Nous nous retrouvons avec des armées légitimes confrontées à des groupes dépossédés de toute raison et happés par des idéologies faciles, primitives et belliqueuses : le nationalisme, le fondamentalisme religieux¹⁸.

En 1993, Samuel Huntington prédisait que le clash des civilisations et le clivage culturel seront les principaux déterminants des conflits de demain en lieu et place des conflits idéologiques et du clivage politique. Faut-il nuancer les réfutations faites à sa thèse ? Le culturel, souvent réduit à sa dimension religieuse deviendrait-il la seule grille de lecture et de perception de l'Autre, comme une forme de réaction ou d'adaptation au processus d'une mondialisation qui s'est accélérée ou encore une réponse à la crise des idéologies après la fin du marxisme¹⁹ ? La séparation du spirituel et du temporel est pourtant essentielle pour toutes les civilisations, car il n'y a qu'un pas entre la tendance totalisante de la religion et le délire paranoïaque des idéologies²⁰.

¹⁸ Andreï Gratchev, politologue russe et journaliste, In. Définir un conflit asymétrique, Le Monde.fr 31.03.2003

¹⁹ Ghassan Salamé. « Culture, Culture... ». In: Peter Molt/Helga Dickow (Eds), Comparing Cultures and Conflicts, Festschrift für Theodor Hanf, NOMOS, Baden-Baden, 2007.

²⁰ Daryush Shayegan. Qu'est-ce qu'une révolution religieuse ? Paris, Bibliothèque Albin Michel des idées, 1991

L'identitaire et le religieux, un couple maudit

Alors que la culture et l'identité ont un destin lié, elles ne doivent en aucun cas être confondues, puisque la culture est un processus inconscient alors que l'identité consiste en des normes d'appartenance nécessairement conscientes car fondées sur des oppositions symboliques²¹. Pour parvenir à construire une identité nationale, les groupes doivent sortir de l'archaïsme de l'identité groupale qui, par définition, nie la différence et établir une dialectique vivante, une tension dynamique entre l'ouverture à l'Autre et le retour à soi²². Or, dans un climat d'insécurité et de méfiance vis-à-vis de l'Autre qui ne favorise guère la cohésion culturelle, l'histoire nationale pourrait être interprétée de façons différentes, voire opposées, laissant la place à des imaginaires fractionnés qui cuirassent l'identité groupale face à l'identité nationale.

La confusion entre le religieux et l'identitaire est instrumentalisée par certaines idéologies dont l'islamisme ou l'hindouisme, qui revêtent des accents nationalistes. Les origines du nationalisme hindou remontent aux années 1920. Ce fanatisme prône la suprématie des hindous sur les autres peuples, en vertu d'une civilisation plus ancienne qui eut ensuite à subir l'envahissement musulman. Pour ce qui est de l'islamisme, il

²¹ Denys Cuhe, *La notion de culture dans les sciences sociales*. Paris, La découverte, 2001.

²² Sélim Abou. *L'identité culturelle, suivi de Cultures et droits de l'homme*. Paris/Beyrouth, Perrin/Presses de l'Université Saint Joseph, 2002

dénonce le caractère artificiel des nations issues du découpage colonial, en faveur d'une grande et mythique « oumma » musulmane, quand il ne s'agit pas d'instaurer des califats, si ce n'est pas le Califat universel prôné par Daesh.

Or, le religieux est un des éléments inhérents à la culture, mais il n'est pas la culture. Il s'en nourrit et évolue en fonction des terroirs culturels où il s'ancre. En adoptant le christianisme, l'Europe l'a expurgé de l'influence de Byzance en l'adaptant en latin à sa culture. Les différences linguistiques et culturelles ont opposé l'Occident latin et l'Orient grec et déjà à cette époque, l'incompréhension et les prétentions rivales à l'universalité conduisirent au schisme de 1054. Le christianisme s'est adapté aux différents territoires où il s'est implanté et recèle bien des syncrétismes. Les pratiques culturelles africaines ont coloré les rituels catholiques de l'apport du vaudou en Haïti et au Brésil, où les prêtres des deux ordres font mine de s'ignorer. Les représentations et apports culturels de l'islam se modifient en fonction de l'expansion que cette religion a connue. La diversité des modes et rituels en son sein en sont l'illustration parfaite, le maraboutisme est une tradition africaine et non moyen-orientale. Le bouddhisme, de son côté a connu plusieurs phases de développement et d'acculturation en Asie. Venant d'Inde, le bouddhisme en Chine s'est adapté à la culture chinoise sans avoir renié

les éléments essentiels aux bouddhismes que sont l'enseignement des Quatre Nobles Vérités et la pratique de la méditation²³.

L'exemple le plus parlant de la promotion d'une identité religieuse politique me semble être le Moyen-Orient. L'identité amalgamée à un sentiment de solidarité arabe face aux ennemis, l'impérialisme américain et le sionisme, a tendance à se réfugier dans un imaginaire culturel, où l'islam trouve son compte²⁴. Avec l'échec de l'instauration d'un système démocratique, le nationalisme laïc arabe a dû céder la place à un discours religieux radical : l'islamisme impose une appartenance communautaire ou transnationale aux dépens d'une identité individuelle et nationale. Les Arabes, dépositaires de la tradition musulmane, oublient souvent que la majorité des musulmans vivent dans des pays non arabes, en Asie et en Afrique notamment, et que l'identité de ces peuples ne peut être réduite au seul islam.

Sur un autre plan, l'appartenance religieuse offre aux communautés de migrants (3,2% de la population mondiale en 2013, dont 58% dans les pays du Nord²⁵), mais aussi aux diasporas, souvent fragilisées par une intégration malaisée, des repères qui transcendent la race, l'ethnie, la classe sociale, le territoire et leur permettent de mieux supporter

²³ Paul Magnin, *Bouddhisme : unité et diversité. Expériences de libération*. Paris, Éditions du Cerf, 2003.

²⁴ Olivier Roy. « L'islamisme, nouveau panarabisme », In « Les Enjeux 2006 », Alternatives internationales, en partenariat avec le CERI, Hors-Série, 3, décembre 2006.

²⁵ ONU

l'acclimatation au pays d'accueil. Cette appartenance peut être toutefois instrumentalisée, et ses lieux de culte devenir des repères pour l'endoctrinement des individus les plus vulnérables. La montée d'un islamisme transnational reflète la déterritorialisation des appartenances et le détournement du rôle de la religion. Cet islam radical trouve des adeptes en dehors du contexte des pays musulmans, dans les pays d'immigration où les jeunes de la deuxième ou troisième génération sont en rupture avec les modèles proposés par les pays dont ils sont de nouveaux ressortissants. Pour Olivier Roy, cette doctrine évolue dans un contexte artificiel coupé des racines traditionnelles qui donnent habituellement à la religion toute sa profondeur historique et légitiment ses pratiques culturelles. Le type de voile qu'adopte la musulmane (l'hijab, la forme de foulard la plus répandue dans l'islam modéré, le niqāb saoudien, le tchador iranien, la burqa afghane) détermine son appartenance idéologique et non point son origine culturelle ou géographique. Parmi les hommes, moins soumis à un code vestimentaire, les plus radicaux, notamment les salafistes, arborent barbe, Kamis, (chemise trois-quarts), serwal (sorte de pantalon), chachiya (couvre-chef), et sandales en cuir, mode importée du Pakistan sans aucun lien avec leurs propres traditions culturelles. Les véritables intentions de ceux qui affirment, par cet artifice, un engagement identitaire en dehors de l'État-Nation, leur permet de s'affirmer comme

force politique en étant reconnus et nommés comme tels dans l'espace public mondial.

Je suis de ceux qui pensent que nous vivons une étape charnière de l'évolution de l'histoire de l'humanité. On peut toutefois s'interroger sur la capacité de l'individu à faire preuve d'une inventivité renouvelée pour transcender la tentation d'une idéologie totalitaire, dans laquelle il a souvent sombré, et tendre vers l'instauration de systèmes politiques diversifiés, certes, mais qui respectent, ce que préconisait déjà Montesquieu dans l'Esprit des lois, la séparation et l'équilibre des pouvoirs.

J'ai essayé, pour conclure, en partageant quelques idées avec vous, d'analyser les failles où se niche, à mon sens, l'amalgame entre culture et religion, et de vous donner mon point de vue sur un thème complexe qui souffre d'analyses imprécises et de quelques méprises, mais je me garderai bien de faire des prévisions sur l'évolution de la place de la religion dans la construction identitaire. Je puis affirmer cependant que l'identité culturelle ne peut en aucun cas être figée dans le temps, ni réduite au seul facteur religieux car, la religion fait partie intégrante d'une culture dynamique et en mouvement. C'est dans les interstices des strates de la rencontre, des échanges et des conflits entre plusieurs

civilisations, cultures et religions que l'identité culturelle des peuples se compose et recompose en permanence, avec une innovation renouvelée inhérente au génie humain.